

Projet et recherche / recherche et projet : quelques réflexions & questionnements sur les implications politiques de leur dialectique

François Nowakowski, maître-assistant ENSA Lyon

En guise d'introduction

Cette contribution a pour enjeu d'ouvrir une discussion sur certains fondements théoriques de l'articulation entre recherche et projet, qui apparaît comme l'une des topiques majeures de la pensée contemporaine, notamment dans le champ de l'architecture et de la production du territoire. Notre posture se veut ici volontairement provocatrice : d'où vient le consensus qui semble (en apparence) résider dans notre assemblée, nombreuse (et à l'extérieur de celle-ci, dans les lieux d'enseignement de l'architecture) sur la démarche de recherche par le projet, sur sa nécessité, aujourd'hui, et sur son importance dans l'affirmation d'une recherche architecturale à laquelle elle est souvent liée ? Deux interrogations structureront par conséquent cette réflexion. En premier lieu, on questionnera la nouveauté du compagnonnage entre recherche et projet. On tentera de mettre à jour certaines antériorités de cette articulation pour faire émerger les spécificités et les continuités de cette dialectique.

En second lieu, on s'interrogera sur la résonance potentielle de cette dialectique avec les théories de l'économie néo-libérale, idéologie économico-politique devenue suffisamment dominante pour n'être que très faiblement contestée, critiquée et débattue, en particulier dans son influence sur la pensée urbaine.

Rapide retour vers les théories fondatrices de la pensée urbaine : Où se trouvait la recherche ? Où se situait le projet ?

Dans l'histoire de la pensée urbaine, la *Théorie générale de l'urbanisation*, de l'ingénieur Ildefonse Cerda marque le basculement d'une approche empirique (même rationalisée), à une aspiration à conduire le développement urbain à travers une approche scientifique (la «*science de l'urbanisation*»). Cette ambition de scientificité doit, dans la démarche de Cerda, conduire à définir / identifier des invariances, rationnelles, contribuant à mettre à distance des pensées urbaines situées par rapport à leur contexte d'émergence, dans la continuité de la dynamique conquérante du capitalisme du XIX^e siècle¹. Sans nier les lieux et leur géographie, la pensée de Cerda se veut néanmoins anhistorique, inventant un espace neutre qui est celui de la «raison pure» appliquée à la gestion scientifique de l'espace (*ancrée dans son époque – émancipation*).

Cette rationalité, à travers l'image de la grille barcelonaise, nie l'antagonisme des classes sociales émergeant avec l'économie capitaliste pour imposer un (nouvel) ordre abstrait et englobant, faisant un tout (un seul espace urbain pour une seule société urbaine) d'une société de classes, cohérente en cela avec l'idéologie libérale. En quoi cette ambition scientifique peut-elle faire écho à la réflexion contemporaine sur la dialectique (pour ne pas dire l'articulation ou l'imbrication) entre recherche et projet ?

Cerda n'introduit pas la notion de projet, ni celle de recherche. Cependant, sa théorie traite, sans le dire, de projet et de recherche, non pas en tant que démarche mais en tant que visée (*objectif = définir une démarche / méthode de projet d'urbanisation*). La recherche scientifique conditionne la rationalité du projet. Cette démarche est fondatrice

d'une pensée fonctionnaliste, articulant science et action de manière très étroite, qui trouvera, en France notamment, une traduction dans la planification étatique (années 1960-70), basée sur des approches «scientifiques»². Or, toute pensée scientifique, c'est que démontrent les études post-coloniales et féministes notamment³, est ancrée dans son contexte socio-culturel d'émergence. Elle est aussi liée à un *positionnement par rapport* à une pensée de l'histoire de la science, intériorisée par les acteurs de la science⁴. La science est située, tout comme le projet, tel qu'il est envisagé aujourd'hui.

Une pensée scientifique toujours située

Cette mise en situation de la pensée permet de repenser les paradigmes scientifiques en les remettant en perspective d'enjeux politiques (ou de «rapports de production», pour employer une expression marxiste), souvent invisibles (ceci faisant écho au fétichisme de la marchandise de Marx – où les rapports sociaux de production ; de domination, sont dissimulés par les marchandises et l'argent qui sert à leurs échanges). Dans la pensée de l'espace, ces enjeux touchent toutes les sphères de l'économie et de la société capitaliste : de la gestion des «ressources naturelles», aux modes d'exploitation des «ressources humaines» en passant par l'organisation du maintien de l'ordre social par des régulations sociales bien ajustées. Après Cerda, les recherches menées autour du «Musée Social», fondatrices de l'urbanisme en France, s'ancrent dans ce projet de réforme visant à maintenir l'ordre social de la société industrielle (inégalitaire) en améliorant la capacité de l'espace urbain à en gommer les aspects les plus violents.

Une pensée liée à un projet, social et politique qui se formule à partir de cette pensée

On le voit, la pensée urbaine, située, est intrinsèquement liée à un projet, social, spatial et politique, tout en ayant souvent explicitement une visée scientifique s'attachant par conséquent à intégrer la recherche scientifique en amont du

«projet» urbain. Les modalités de l'action urbaine au XXe siècle sont principalement la planification, c'est-à-dire une organisation plus rationalisée de l'espace de la production permettant notamment, par les infrastructures de déplacement, la séparation des fonctions, à la neutralisation des aspérités de l'espace urbain⁵. La planification, s'appuyant sur une neutralité «scientiste» semble effacer les situations au profit d'une rationalité qui cherche à être englobante.

Pensée du faire / pensée avec le faire

On pourrait conclure ce très rapide retour en arrière que la réflexion sur l'articulation entre recherche et projet n'a rien de neuf... Cette articulation entre praxis / pratique – manière d'agir et pensée / pensée sur le faire / pensée pour le faire n'est pas neuve, comme le démontrent ces petits détours historiques.

Mais la nouveauté vient du retournement : aujourd'hui, dans la discussion qui nous réunit ici, le projet est envisagé comme une modalité de la recherche, il n'est plus (uniquement) envisagé comme sa déclinaison pratique.

Dans les exemples évoqués plus haut, c'est la recherche scientifique qui permet de formuler le projet. La recherche part d'une intention, d'une visée, qui n'a pas encore la définition du projet, le savoir scientifique développé permet de le formuler, d'en expliciter les modalités de mise en

2- Claude V., *Faire la Ville, les métiers de l'urbanisme au XXe siècle*, Parenthèses, 2006

3- Donna Haraway, «Situated knowledges : the science questions in feminism and the privilege of partial perspective», *Feminist Studies*, vol. 14, n°3, 1988

4- Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983

5- Lefebvre H. Ibid.

6- Sennett R., *Ce que sait la main : la culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2006

7- Boltanski L., Chiappello E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999

8- Boutinet J.-P., *Anthropologie du Projet*, Paris, PUF, 2015

9- Hartog F., *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012

œuvre. Dans la réflexion qui nous occupe aujourd'hui, cette modalité est retournée : la pensée se construit à partir du faire, le projet est un préalable à la définition d'une pensée. Réduisant l'écart, la question posée est même de l'imbrication des deux régimes : l'imbrication entre le faire et la pensée qui se produit sur et avec le faire en train de se faire.

Cette pensée à partir du faire permet d'envisager que le projet soit une modalité de recherche par le projet. On peut même parler d'un retournement épistémologique : le **faire pense** !⁶ (cf. Richard Sennett, *L'intelligence de la main*)

L'omniprésence du projet dans les discours / et sa quasi-absence dans la production de l'espace ?

Cependant, dans cette dialectique, l'autre nouveauté vient du projet, devenu une modalité d'action qui dépasse largement le champ de la conception de l'aménagement spatial. Au contraire de la planification, la notion de projet implique une situation, à partir de laquelle on peut (se) projeter (cf. Boutinet J.P., p.11, *«intentions chargées d'infléchir une réalité rétive et paradoxale faite de multiples référents»*). Ce relativisme renvoie à une approche scientifique inductive, en opposition avec les modes de fabrication de l'urbain dominants :

- la ville dite «spontanée» (bidonvilles, camps) ; sans projet préalable, mais pourrait se rapprocher du projet, par sa modalité de mise en œuvre ;
- la ville hyper-planifiée (dite intelligente !), maîtrisée par des systèmes techniques omniprésents pour en maîtriser le contrôle, de la conception à la vie sociale, en décalage avec une pensée par le projet, car fruit d'une approche totalement descendante, d'une rationalité technique totalitaire (dans son inspiration !), basée de surcroît sur une privatisation de la ville et de sa fabrication, privatisation non pas dans le sens d'une participation de ses habitants, mais privatisation dans le sens d'une production contrôlée par de grands trust transnationaux.

Paradoxalement, malgré sa quasi-inexistence dans la production de la ville contemporaine (ou pour être provocateur : son inefficience ?), le projet, est devenu l'un des vecteurs majeurs de la réorganisation de l'économie capitaliste, dans les discours de management du moins⁷. L'émergence du «projet⁸ (*se projeter, se mettre en avant – anticipation du futur*) comme mode de régulation et de transformation est simultanée avec ce que François Hartog⁹ définit comme que le règne du «présentisme», c'est-à-dire l'impossibilité à penser un futur hors du présent, comme les théories politiques et la pensée historique – et la planification urbaine s'en étaient jusqu'alors chargés.

Cependant, cette hégémonie (théorique) du «projet» (qui renvoie à la modernité et à sa crise), est-elle réelle ? Ou n'est-elle qu'une injonction ? Ou peut-être, plus simplement, assiste-t-on à un détournement de celui-ci pour créer une illusion d'horizontalité dans des espaces d'action où la pensée descendante (que je résumerai rapidement sous le terme de rationalité technique) est en crise ?

On peut douter de la réalité de l'omniprésence du mode projet au-delà des intentions, tant la pensée technique est hiérarchisée et subordonnée à des fins définies en amont du processus reste présente. Par ailleurs, dans le domaine que nous observons / dans lequel nous agissons – force est de constater que les modes de fabrication de l'urbain «dominants, évoqués plus haut n'intègrent pas, ou assez peu – *dans des situations exceptionnelles* - le projet comme modalité de pensée ni d'action...

Pour revenir sur le lien entre le présentisme et le projet...

Ce parallélisme semble éclairer la convergence / dialectique entre recherche et projet d'un jour nouveau. Le projet ne serait-il pas une modalité pour penser le présent en envisageant une action pour un futur incertain ? Par ailleurs, la démarche de projet, nécessairement située, ne renverrait-elle pas à une incapacité à développer, en s'appuyant sur des postures situées, des modèles théoriques comme celui de Cerda, dans une situation de crise profonde du capitalisme et de remise en question des structures sociales et politiques héritées du XXe siècle ?

Cette articulation possible entre recherche et projet trouve un écho, paradoxal (*en miroir inversé*), dans le «scientisme» ultra-technologique qui anime certaines idéologies urbaines telles que les «smart cities», ou villes intelligentes. Celles-ci mettent en application une myriade de technologies pour réguler le métabolisme urbain dans son intégralité, au contraire de la logique située du projet mais en articulant pourtant très étroitement recherche et projet (action, mise en œuvre), dans une approche uniquement descendante (du produit «technique» au territoire et à ses habitants), qui se situe également dans un temps abstrait inscrit dans une pensée de la fin de l'histoire.

A l'inverse, la pensée du faire – qui s'opère à

travers la mobilisation du projet comme vecteur de connaissance, vient contredire ce processus de technicisation de la production de l'urbain. Mais, en quoi cette démarche vient-elle questionner les logiques dominantes à l'œuvre dans la production de l'urbain ?

La démarche de projet telle qu'entendue ici s'oppose à l'idée de ville-objet, produit marchand telle que les «smart cities», qui sont en fait des villes sans projet, c'est-à-dire sans processus, prenant la forme uniquement d'objets urbains finis, impropres à accueillir l'altérité, le frottement, le conflit, le débat politique sur les futurs possibles derrière une rationalité technique construite à travers une pensée scientifique de la fabrication de la ville. Après la crise dans la fabrication de la ville qu'ont fait émerger la critique des «grand ensembles», à travers leur conception d'un espace abstrait pour un individu abstrait, «diagrammatisé», on assiste donc au retour d'une pensée de l'urbain qui réduit la ville, l'espace urbain, à un objet technique, loin du projet et de ses processus empiriques et incertains, dans la filiation de la visée scientifique des débuts de l'urbanisme.

Au contraire de la convergence supposée des théories du management néo-libéral dont on formulé l'hypothèse en introduction, la recherche par le projet peut donc avoir une portée «subversive», dans le sens où elle permet de se construire une pensée à partir du faire, qui révèle le projet sous-jacent à des «formes sans projet», pour décrypter le(s) projet(s) qui se nichent dans la complexité du réel à partir d'un réel situé.

En conclusion, il nous semble nécessaire de faire attention à deux enjeux :

Des enjeux théoriques : cette pensée à partir du faire ne doit pas – c'est un enjeu politique majeur - se délier du contexte d'émergence de cette pensée, même s'il peut y avoir une frustration, évidente, dans la limitation d'une réflexivité à

Projet et recherche / recherche et projet : quelques réflexions & questionnements sur les implications politiques de leur dialectique

François Nowakowski, maître-assistant ENSA Lyon

un ici-et-maintenant qui n'est pas transposable (en écho aux postulats des théories post-coloniales). (Mais comment construire une pensée et mettre en débat des pensées situées ? C'est l'un des enjeux majeurs de réussir à construire une pensée à partir de recherches situées, cf. Edouard Glissant – la créolisation)

La recherche par le projet doit donc être ancrée dans un «ici» et un «maintenant», elle ne peut pas y échapper, elle ne peut pas échapper à ces conditions d'émergence, mais c'est le cas de toute pensée ; sinon, nous risquons le scientisme et une pensée du «bien faire» et de la «bonne ville» qui est omniprésente notamment dans la pensée technique et donne lieu à l'émergence de cette ville que l'on appelle «ville intelligente» ; il ne faut pas que la pensée du faire échappe au faire !

Il en découle des enjeux (ou des risques) plus directs dans la fabrication de la ville : la recherche par le projet ne doit pas devenir un nouveau scientisme justificateur (autojustificateur) de ces modalités d'action. Bien sûr, nous partageons ici la nécessité de faire mieux pour et avec le plus grand nombre (*Le droit à la ville*, Henri Lefebvre), mais ce « souci » n'est pas vraiment partagé, notamment par les grands intérêts privés (notamment financiers) qui régissent la fabrication de la ville aujourd'hui...